

Michaël Ferrier

Fukushima

Récit d'un désastre

L'INFINI

nrf

GALLIMARD



Retrouvez l'intégralité de cet ouvrage et toutes les informations sur ce titre chez le libraire en ligne [decitre.fr](https://www.decitre.fr)

[En savoir plus](#)

DU MÊME AUTEUR

Essais

LA TENTATION DE LA FRANCE, LA TENTATION DU JAPON —
REGARDS CROISÉS (dir.), Picquier, 2003.

CÉLINE ET LA CHANSON : DE QUELQUES OREILLES QUE LA
POÉTIQUE DE CÉLINE PRÊTE AUX FORMES CHANTÉES, essai,
du Lérot, 2004.

LE GOÛT DE TOKYO, anthologie, *Mercur de France*, 2008.

MAURICE PINGUET, LE TEXTE JAPON, INTROUVABLES ET INÉDITS
(éd.), *Seuil*, 2009.

JAPON : LA BARRIÈRE DES RENCONTRES, essai, *Cécile Defaut*, 2009.

Romans

KIZU (LA LÉZARDE), roman, *Arléa*, 2004.

TOKYO, *Petits portraits de l'aube*, roman, *Gallimard*, 2004 (Prix littéraire de l'Asie 2005),
rééd. *Arléa poche*, 2009.

SYMPATHIE POUR LE FANTÔME, roman, *Gallimard*, 2010 (Prix littéraire de
la Porte Dorée).

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

MICHAËL FERRIER

FUKUSHIMA

RÉCIT D'UN DÉSASTRE

nrf

GALLIMARD

*Ainsi nous traversâmes l'affreux mélange de
pluies et d'ombres,
en marchant à pas lents, et touchant un peu la
vie future.*

DANTE, « Enfer ».

*Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise,
Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clo-
chettes mouvantes
et dit sa prière à l'arc-en-ciel à travers la toile
de l'araignée.
Oh! les pierres précieuses qui se cachaient,
— les fleurs qui regardaient déjà.*

RIMBAUD, « Après le Déluge ».

C'est un Chinois, Zhang Heng, qui a inventé le premier appareil à détecter les tremblements de terre. En 132 après Jésus-Christ, il présente à la cour des Han un stupéfiant vase de bronze, semblable à une grande jarre de vin ou au corps ventru d'une carpe argentée. Colossal, replet, imposant, brillant des reflets du cuivre et de l'étain, ce vase suscite immédiatement l'étonnement et l'admiration de ses concitoyens : il mesure deux mètres de diamètre et pèse près de six cents kilos. Tandis que sous le règne des Han, les récipients étaient le plus souvent ornés de bâtiments (fermes, murailles, palais) ou de figurines animales (poules à la peau noire et aux plumes de soie, colverts et canes grises, brèves à nuque bleue), celui-ci porte simplement sur ses flancs huit dragons sculptés, fixés par des rivets. Gueule ouverte, tête en bas, ils font face à huit crapauds de bronze disposés sur le socle, gueule ouverte, tête en haut, orientés selon les huit directions de la rose des vents.

Le vase sismographe de Zhang est considéré comme l'une des plus belles réussites de la Chine antique : lisse et doucement décoré, pâle et patient comme un reflet des eaux, fleuri de chimères et de batraciens, il est monstrueux et majestueux, sobre

jusque dans son exubérance. Mais c'est aussi l'ingéniosité de son mécanisme qui en fait une pièce d'exception : le dispositif, tel qu'il a été reconstitué par le sismologue japonais Akitsune Imamura en 1939, et plus récemment par sept scientifiques de l'Académie chinoise des sciences (archéologues, sismologues et ingénieurs), n'a jusqu'à maintenant pas été complètement élucidé, mais on sait qu'il comprenait une manivelle, un poids suspendu faisant office de pendule et un levier à angle droit, et qu'il fonctionnait vraisemblablement selon le principe de l'inertie.

Chaque dragon avait dans sa gueule une bille de bronze à l'équilibre, ronde et lumineuse comme une perle. Lorsqu'un séisme se produisait, le pendule à l'intérieur du vase commençait à osciller et, par le biais de ses huit bras mobiles et d'un système de pivot sur projection semblable au déclenchement d'une arbalète, libérait deux billes qui tombaient — avec un bruit métallique sec et sonore qui, paraît-il, pouvait réveiller tout le palais — de la gueule des dragons dans celle des crapauds. Une bille pointait vers l'épicentre et l'autre vers son opposé. Nord/sud, est/ouest... : l'Empereur chinois, ne pouvant savoir quel côté était le bon, envoyait ses cavaliers dans les deux directions, dans un double geste visant à assurer à la fois l'intervention des secours et le maintien de l'ordre.

Ainsi, plus de dix-sept siècles avant l'Europe (où le premier sismographe sera inventé par le prêtre italien Filippo Cecchi en 1875), les Chinois s'étaient dotés d'un instrument capable de repérer une catastrophe majeure, à des kilomètres de l'épicentre, sur leur vaste territoire. Le vase de Zhang cependant, dans sa réussite admirable, avouait une faiblesse, que les avancées technologiques ont en grande partie effacée sans

complètement la recouvrir : quand les deux billes de bronze giclaient de la mâchoire des dragons à la bouche des crapauds, indiquant deux directions inverses et exactement symétriques sur la rose des vents, l'Empereur devait se résoudre à lancer ses troupes dans deux directions opposées. La terre, lorsqu'elle tremblait, déconcertait le Fils du Ciel lui-même.

Aujourd'hui que les perfectionnements techniques permettent de chiffrer quasi immédiatement l'intensité d'un séisme et d'estimer avec une grande précision sa profondeur et sa localisation, la leçon chinoise est toujours d'actualité : qu'un tel événement survienne et, tout d'un coup, signes et références se brouillent. Qui a vécu un tremblement de terre le sait : en quelques instants, le monde entier vacille sur ses bases, les coordonnées de l'espace et du temps sont complètement bouleversées. Le temps s'étire, l'espace est fracturé. Les points cardinaux eux-mêmes deviennent des indices fragiles, des repères incertains. Pour peu qu'un tsunami s'en mêle et qu'une centrale nucléaire explose, et c'est — au-delà du désastre naturel, humain, industriel et politique — toute notre manière de vivre qui s'en trouve interrogée.

*

Selon certains historiens, le vase de Zhang aurait parfaitement fonctionné au moins en une occasion.

Un matin, une bille de bronze tombe dans la bouche d'un crapaud avec le retentissement d'un gong que l'on frappe à toute volée. Elle indique une seule direction : le nord-ouest. Aucune secousse n'ayant été ressentie à proximité, les ennemis de Zhang se déchaînent contre l'inventeur. Toute la journée,

ses opposants le critiquent avec force : son appareil ne fonctionne pas, ses analyses sont fausses, ses raisonnements irrecevables. Jusqu'à ce que, vers le soir, un cavalier fourbu, l'œil rempli de sang et le vêtement de poussière, vienne annoncer qu'un grand séisme a effectivement eu lieu, à près de cinq cents kilomètres au nord-ouest, dans la province de Gansu.

C'est que le vase de Zhang sait ce que ses ennemis persistent à nier ou à ignorer : l'univers ne se réduit pas à ce que l'on en sait — ou ce qu'on croit en savoir, ni à ce que l'on en voit — ou ce qu'il nous est permis d'en voir. Il est un immense jeu de forces inaperçues, qui viennent de tous côtés à la fois et repartent dans toutes les directions, prestes comme le vent, dévorantes comme la flamme. Il s'agit simplement de leur prêter l'oreille dans le bourdonnement ambiant. L'invisible existe, et il se manifeste par des ondes, des flux, des vibrations. Il y a toute une vie souterraine, ténébreuse, secrète, subreptice, que seul un dispositif très subtil est en mesure de repérer, d'enregistrer et de retranscrire.

Mais l'histoire nous dit aussi que Zhang Heng, vers la fin de sa vie, après avoir subi quelques affronts politiques et refusé plusieurs postes de prestige, choisit de se retirer en un ermitage. Comme tous les lettrés de son temps, il est aussi bien mathématicien que poète, calligraphe que peintre, écrivain, musicien. Dans cette extraordinaire efflorescence du règne des Han, à l'heure où le papier remplace progressivement la soie (trop coûteuse) et les planchettes de bois (lourdes et encombrantes), il déploie sur des fibres de lin, de chanvre ou d'écorce de longs poèmes lyriques, des rhapsodies attentives au moindre détail de la forme des villes et des charmes de la nature, dont il laisse d'admirables descriptions.

Il dépeint les forteresses circulaires et les tours de guet, les parcs de chasse, narre les sorties en bateau et les jeux d'eau, évoque la pêche au cormoran ou à la pieuvre, les démonstrations de tir à l'arc. Il compare les femmes à des fleurs et les hommes à des bateaux. Il s'extasie sur le navet, le colza, admire les mille nuances de la périlla pourpre — feuilles tachées de rose et de vert sur un fond prune — ou la subtilité des branches de l'évodia, l'arbre aux cent mille fleurs, dont les baies en forme de capsules sont appréciées des oiseaux. Enfin, de plus en plus, il passe ses journées au bord d'une rivière à compter les étoiles, à contempler les rochers et à observer les nuages.

Spectacle insolite de cet inventeur de génie, astronome, cartographe, arpenteur et géomètre rompu à toutes les finesses de ces « mathématiques sévères et plus douces que le miel », qui avait construit le premier astrolabe sphérique, évalué de manière remarquable le nombre π , et que certains historiens des sciences comparent aujourd'hui à Ptolémée ou à Léonard de Vinci : le voici qui se détourne de la Cour et passe son temps à lire et à jouer du luth, à se promener dans les profondeurs des forêts ou la splendeur des neiges, à contempler le mouvement des étoiles dans le ciel ou celui des insectes sur fond de feuilles vertes, sombres et luisantes. L'amour surtout l'enchanté et le retient désormais : ses poèmes célèbrent des amoureuses somptueuses dans un style sans emphase — elle lui donne une épée, il lui donne une bague de jade — et leurs rendez-vous nocturnes près de la rivière céleste surpassent toute joie sur la terre.

Je ne sais ce qu'aurait pensé Zhang Heng de la catastrophe de Fukushima, de ce tremblement de terre si puissant qu'il a accéléré la vitesse de rotation de la Terre et raccourci la durée

du jour. Sans doute aurait-il eu une pensée pour les milliers de disparus emportés par la boue et se serait-il penché avec toute sa puissance d'analyse, sans faire allégeance à qui que ce soit, sur le mystère menaçant des radiations. J'imagine qu'il aurait eu bien des choses à nous dire — ou à nous rappeler — sur la souveraineté de la nature, la puissance et la terreur de la technique, les ravages de notre habitat, l'absurdité de nos modes de production ou notre frénésie de consommation — famine organisée d'un côté, et de l'autre gaspillage insensé.

Mais l'essentiel n'est peut-être pas là : dans un de ses derniers poèmes, Zhang écrit qu'il n'y a pas de bonheur plus grand dans la vie que d'observer en silence une fleur de prunier dans un bois de hérons, en compagnie d'une jeune femme aux yeux noirs dont on est amoureux. Au moment d'ouvrir ce livre, alors qu'un chapitre essentiel de l'histoire humaine est en train de s'écrire sous nos yeux au milieu de la confusion des chiffres et de l'effondrement généralisé, j'ai pensé qu'il n'était pas inutile de rappeler le souvenir de ce sismographe aventureux.

LE MANCHE DE L'ÉVENTAIL

I

Vendredi 11 mars 2011, en début d'après-midi, la vibration des fenêtres. Quelque chose s'ouvre, grogne, frémit, demande à sortir.

Tout d'abord, ce n'est rien, un mouvement infime, insignifiant, quelque chose comme une fêlure sur l'ivoire d'un mur, une craquelure sur un os. Je ne sais pas comment je m'en aperçois, une babiole peut-être qui bouge, les bibelots qui s'ébrouent près de la baie vitrée, quelques points de poussière dans la lumière de l'air. Silencieusement, subtilement, cette chose se développe et suit son cours, elle circule sans relâche.

Maintenant, le frisson envahit la table, la déborde, oscille sur elle comme une vague, il gronde tout doucement, se déplace, touche les stylos, les cahiers, les livres, fait palpiter le clavier de l'ordinateur, remonte entre les lignes, arrive sur l'écran, pulsation imperceptible. C'est une immense phrase qui s'est mise en marche avec sa mélodie spécifique, source et centre momentané de tout l'Univers, tour à tour souple, précise et fluide, cahotante, anarchique, poétique,

torpillant les sentences et disloquant la syntaxe, renversant les perspectives, changeant tous les plans et bouleversant les programmes, et qui pourrait se condenser en un seul énoncé reflétant pour un instant la vérité tout entière : ça venait des profondeurs et c'était arrivé.

*

Je suis avec Jun, c'est un après-midi radieux, une brise tiède entre dans la maison. Nous prenons un café sur la grande table de bois. Le printemps scintille dans les camélias, les iris, le bouquet pimpant du jasmin qui parfume l'impasse et dans les yeux de Jun. Elle est là, sur la chaise, elle a senti comme moi le frémissement de la table, elle rit. Jun, née ici, à Tokyo, d'un père japonais et d'une mère espagnole, la rencontre de l'Orient et de l'Occident dans un corps de liane. Cheveux noirs, sourcils en accent circonflexe, peau que l'on devine douce au toucher : ses yeux sont très petits quand elle rit, très grands quand elle sourit. Sa bouche est une étrange fleur asymétrique, qui balance toujours entre la feinte et le rire. Quand elle rit, ses dents, très blanches et bien plantées, semblent défier le monde entier.

Le café tremblote dans les tasses. De petits anneaux concentriques apparaissent à la surface du liquide noir et fumant, qui s'élargissent sans cesse puis disparaissent au contact de la porcelaine avant de se reformer en cercles à chaque fois plus rapides, plus nerveux. Tous les livres sur la table commencent à bouger aussi. Les oiseaux se sont tus. Je guette du coin de l'œil les spirales du café dans la tasse pour voir si le tremblement se calme ou s'il s'amplifie. À ce même moment, dans tous les bureaux de Tokyo, les

bistrots, les restaurants, des millions de gens font comme moi : l'œil se fixe avec une intensité extraordinaire sur un verre d'eau, sur une chope de bière, un gobelet de thé vert.

Soudain, le monde entier est suspendu à quelques remous à la surface d'un bol, au cyclone qui s'empare d'une tasse de thé.

*

Dans le bourdonnement et la confusion qui commencent, j'essaie de rester calme. Mon regard croise celui de Jun : elle n'a pas peur, elle rit. Je distingue cependant une légère nuance d'inquiétude au coin de sa bouche, un pli qui s'est posé entre le bord des lèvres et la fraîcheur des joues. Elle a un sourire délicieux.

Tout en la guettant du coin de l'œil, je prête l'oreille à cette rumeur qui monte, qui s'agrandit. C'est un bruit de mandibules, ténu et formidable, un langage de termites. Un idiome étrange, grêle et rude, fait de crissements de graviers et de petits coups de bec, un dialecte d'insecte.

Trente millions de hannetons et de cigales, de cochenilles et de grillons, tout un peuple d'insectes archaïques — criquets, chenilles, pucerons et papillons — ont pris possession de la table et des chaises, des meubles, des murs, avec une fureur de bestioles. Ils poussent du thorax et de l'abdomen, des pattes, des ailes et des antennes. Ils rongent, ils creusent, ils forent et ils picorent, ils pullulent sous les plinthes. Leur tête très mobile est posée sur un cou très étroit. Ils portent toute la maison sur leur dos.

Le plancher flotte, le plafond grince, les nœuds du bois palpitent. Je repense à tous les conseils que j'ai lus ou entendus mille fois, que tout résident au Japon connaît plus ou moins par cœur avec quelques variantes :

« restez calme » (je voudrais vous y voir) ;

« ne courez pas, ne vous précipitez pas à l'extérieur » (restez dedans, sous la maison qui s'écroule) ;

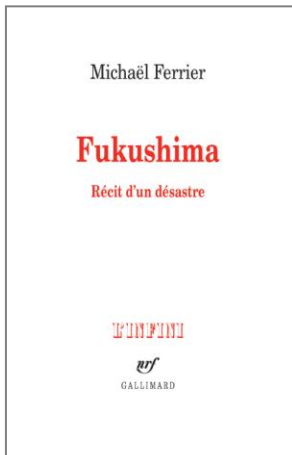
« n'allumez pas de flamme, coupez le gaz et l'électricité, éteignez les petits feux si possible » (j'aime la poésie grésillante de ces « petits feux si possible ») ;

« éloignez-vous des objets qui pourraient tomber ou se casser, éloignez-vous des fenêtres » (c'est ce que la fenêtre elle-même semble me dire, dans le frottement aigre de la vitre sur le cadre de fer).

Enfin, surtout, « protégez-vous la tête avec les bras, mettez-vous près d'un mur ou d'une colonne porteuse, réfugiez-vous sous une table, un bureau ou des encadrements de porte »... Dans l'urgence, je décide de suivre la dernière seulement de ces recommandations, qui me paraît tout d'un coup d'une grande sagesse et la plus facile à suivre en la circonstance. C'est aussi une bonne occasion de saisir Jun par la taille et de lui chuchoter à l'oreille : « Sous la table ! Allez, sous la table ! » Elle rit encore, et son long corps délié plonge sous la table.

Tout écrivain digne de ce nom devrait avoir fait au moins une fois cette expérience : passer sous la table. On glisse sous la surface plane du bureau, on pousse les chaises, la corbeille à papier et on s'installe là, au revers de la vie, entre l'imprimante laser et un vieux dictionnaire Littré.

R. C. VAUDEY *Manifeste sensualiste*
Philippe VILAIN *L'été à Dresde — Le renoncement — La dernière
année — L'étreinte*
Arnaud VIVIAN *Le génie du communisme*
Patrick WALD LASOWSKI *Dictionnaire libertin (La langue du plaisir
au siècle des Lumières) — Le grand dérèglement*
Bernard WALLET *Paysage avec palmiers*
Stéphane ZAGDANSKI *Miroir amer — Les intérêts du temps — Le
sexe de Proust — Céline seul*



Fukushima

Récit d'un désastre

Michaël Ferrier

Cette édition électronique du livre
Fukushima - Récit d'un désastre de Michaël Ferrier
a été réalisée le 23 mars 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137350 - Numéro d'édition : 241004).

Code Sodis : N52172 - ISBN : 9782072466847

Numéro d'édition : 241006.